

## Le rituel de l'Ashvamedha

---

Cet article est la reproduction de l'un de ceux figurant dans le blog que je consacre, sur Internet, à l'étude du sabéisme, lequel fait lui-même partie du site <http://www.quand-les-dieux-et-les-hommes-etaient-des-astres.net> dédié à l'étude du même objet, et dans lequel je présente le livre, en vingt-huit volumes, que j'ai écrit, sous le titre suivant : « La religion des astres ou le sabéisme / Quand les dieux et les hommes étaient des planètes, des étoiles ou des constellations », en vue de faire connaître cette discipline au lecteur.

---

Prenons par exemple Georges Dumézil, lorsque celui-ci parlait de l'Ashvamedha romain et de son équivalent védique.

Pour ce faire, nous allons nous appuyer sur un texte de M. Jean-Pierre Vernant, intitulé « Histoire et structure dans la religion romaine archaïque » [a]

[Note a : ce titre se réfère à la source suivante : Georges Dumézil, La religion romaine archaïque, suivi d'un appendice sur la religion des Étrusques, Paris, Payot, 1966, 680 p. (Bibliothèque historique, Les Religions de l'Humanité).]

publié dans : L'Homme, 1968, tome 8 n°4. pp. 92-103, et reproduit, sous le site de Persée, à l'adresse suivante :

[http://www.persee.fr/doc/hom\\_0439-4216\\_1968\\_num\\_8\\_4\\_366994](http://www.persee.fr/doc/hom_0439-4216_1968_num_8_4_366994).

\*\*\*\*

Mais d'abord, avant de parler de ces deux « ashvamedha », nous allons citer le début de cet article, car il traduit magistralement la pensée de Dumézil, une fois celle-ci analysée par M. Vernant :

*C'est dans le domaine de la religion romaine que les travaux de M. Georges Dumézil ont rencontré le plus de résistance et son comparatisme soulevé, de la part des philologues et historiens traditionnels, les objections les plus passionnées. Le refus ou les réticences des latinistes nous valent aujourd'hui un ouvrage d'autant plus passionnant que l'auteur ne se contente pas d'y dresser le bilan romain d'une recherche indo-européenne dont il n'a jamais cessé de remettre en question les résultats. ...*

*...Les structures que le comparatiste a pour vocation de mettre en lumière sont en effet d'ordre mental : elles concernent les grands cadres de la pensée, les modes de représentation de l'univers, humain et divin, non des événements historiques ni même des structures sociales. Le comparatiste ne saurait donc prétendre, dans sa recherche, fabriquer de l'histoire ni faire resurgir l'état le plus ancien de la société romaine. En ce sens le problème des trois tribus primitives de Rome et de leur signification fonctionnelle comme celui de l'apport sabin dans la communauté romaine perdent beaucoup de leur importance.*

*Cependant, quel qu'ait pu être dans la réalité historique le déroulement des faits, les récits que nous en ont laissé les anciens Romains sont trop strictement organisés pour n'être pas reconstruits, trop parallèles, dans l'enchaînement des épisodes et dans le système des concepts mis en oeuvre, aux récits mythiques d'autres peuples indo-européens pour qu'on puisse y voir autre chose que de la légende habillée en histoire, ou au moins une histoire*

*remodelée, repensée dans les cadres d'une représentation mythique traditionnelle. La comparaison de l'«histoire» de la guerre sabine et des mythes Scandinaves retraçant la lutte des dieux Ases contre les dieux Vanes fait apparaître, sous-jacents aux deux types de récit, une même conception du corps social comme totalité organisée, un même modèle d'ajustement des éléments constitutifs de toute société, humaine ou divine, dans la plénitude des fonctions qu'elle a pour charge d'assurer : souveraineté avec ses aspects magique et juridique - action guerrière mobilisant la force physique et la vaillance -, fécondité et prospérité se manifestant dans les divers secteurs de la vie individuelle et collective....*

\*\*\*\*

Ce texte serait d'ailleurs contradictoire, en soulignant qu'il fut un temps où les Indo-Européens concevaient, tour à tour, le cosmos, leur panthéon et leur propre société sur un modèle tripartite qui s'était constitué, s'agissant du cosmos, au terme d'une guerre de type eschatologique, si la contradiction n'était résolue sur un mode sabéen, puisque la guerre en question se passait sur le planisphère céleste.

Sauf que ni Dumézil et ses partisans, ni Jean-Pierre Vernant (qui commente, dans le présent article, les œuvres de Dumézil) n'ont jamais vu les choses de cette façon.

\*\*\*\*

Concernant l'Ashvamedha romain, M. Vernant écrit ceci, dans son article :

*...Cependant, en raison du conservatisme ritualiste des Romains qui a fait des flamines de vrais fossiles, réfractaires à l'évolution, c'est sur l'analyse différentielle du statut et des comportements de ces trois prêtres que se fondera d'abord la démonstration de l'auteur. Pour le flamen Dialis et Jupiter, l'évidence s'impose presque de soi : le dieu apparaît bien comme un souverain, maître du ciel, et c'est comme tel qu'il agit lorsqu'il lui arrive d'intervenir dans les domaines qui lui sont étrangers de l'activité guerrière ou de la vie rurale. Le cas du flamen Martialis et de son dieu est différent. Si la vocation guerrière de Mars n'est pas contestable, il existe cependant un problème du Mars agraire qui place cette divinité au centre du débat sur la valeur fonctionnelle de la triade. La discussion comporte en gros deux volets : le cheval d'octobre d'une part, les interventions de Mars dans un cadre rural de l'autre. Le flamen Martialis apparaît dans le sacrifice d'un cheval, au champ de Mars, le 15 octobre. Quelle est la signification de ce rite où H. J. Rose pense voir une magie de fertilité en relation avec la fête printanière de purification des champs, lors des Parilia ? La discussion de Dumézil est exemplaire. Toutes les pièces du dossier sont d'abord présentées, sans exception, sans commentaire. Puis la thèse de Rose exposée dans les propres termes de l'auteur. On constate alors que Rose a systématiquement éliminé certains des traits essentiels du rite : que le cheval est spécifié comme cheval de guerre, qu'il est sacrifié d'un coup de lance. On observe ensuite que les deux éléments agraires que Rose a cru pouvoir y déceler sont fictifs, le premier reposant sur un contresens, le second sur un rapprochement erroné avec le rite des Parilia. Si l'on tient compte de tous les faits attestés et d'eux seuls, la comparaison s'impose avec le sacrifice védique du cheval, l'asvamedha. Ce sacrifice de guerriers, de ksatriya, éclaire certains détails restés obscurs dans l'architecture du rite romain.*

*On voit sur cet exemple, qui a valeur de modèle, comment comparatisme et critique interne se complètent dans la démarche de l'auteur. L'analyse des services de Mars dans le domaine de l'agriculture et de l'élevage n'est pas moins pertinente. Le dieu y apparaît non comme un pouvoir de fécondité, mais, dans ses modes propres d'action, dans les*

*puissances qu'il affronte, dans les effets bénéfiques qu'il produit, comme un combattant toujours prêt à détruire l'ennemi.*

\*\*\*\*

Si l'on comprend bien, après avoir lu ce texte, que l'ashvamedha romain était réalisé dans le cadre d'un rituel adressé à un dieu Mars qui était celui de la guerre plutôt que celui de la paix (ce dernier, sous les traits du Mars agraire), en revanche la comparaison avec l'Ashvamedha védique n'est pas aussi limpide que Jean-Pierre Vernant le donne à entendre dans son texte.

Mais d'abord il faut rappeler la chose suivante, avec les auteurs de Wikipédia, à propos de l'Ashvamedha romain :

[nous omettons, ici, les notes servant de sources aux auteurs de l'article]

### *October equus*

*L'October equus (en français « cheval d'octobre ») est le nom d'une fête religieuse célébrée en l'honneur de Mars dans la Rome antique le 15 octobre, date coïncidant avec la fin de la saison des campagnes agricole et militaire. Ce rite, où l'on sacrifiait un cheval, prenait place lors de l'une des trois courses de chevaux dédiées à Mars, les deux autres étant les Equiria célébrées les 27 février et 14 mars.*

### *Origine*

*Le Cheval d'octobre est le seul sacrifice équin de la religion romaine et est considéré comme l'une des plus anciennes cérémonies de la Rome antique. Elle est typique des fêtes qui terminaient la saison militaire. Ce rituel inhabituel a été analysé par les historiens<sup>1</sup> à la lumière des autres formes indo-européennes de sacrifices équins, comme l'a fait Georges Dumézil à partir de sources védiques. On y retrouve aussi la rivalité remontant au début de l'histoire de la ville entre les habitants vivant sur les collines, les Montani, et ceux vivant dans la plaine, les Pagani.*

*La première mention de ce rite remonte à Timée de Tauroménion (III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), tandis que la dernière figure dans le calendrier de Filocalus, daté de 354.*

### *Déroulement*

*La cérémonie se tenait au Champ de Mars, qui selon la tradition était consacré à Mars pour servir de pâturage aux chevaux et de champ d'entraînement pour la cavalerie, lors des ides d'octobre (c'est-à-dire le 15 octobre), près du lieu dit ad Nixas. Elle était présidée par le Flamen martialis, en présence des pontifes, et débutait par une course de chars (des biges) attelés de deux chevaux. C'est le cheval de droite du char victorieux qui fournissait la victime : celle-ci était tué d'un coup de javelot et immolée sur l'autel de Mars, le même autour duquel les Saliens dansaient en mars la danse des armes.*

*Aussitôt le cheval égorgé, on lui coupait la queue, qu'on transportait en courant à la Regia, afin d'en égoutter le sang sur les cendres du foyer de Vesta. Ce mélange était alors conservé dans le penus de ce temple, pour être incorporé au produit de la combustion des veaux mort-nés, dont le sacrifice formait l'élément principal de la fête des Fordicidia.*

*Le troisième acte de la fête débutait par la décollation du cheval ; la tête tranchée était ornée d'une guirlande de pains et devenait l'objet d'une lutte entre les habitants des quartiers limitrophes de la Voie sacrée et de Suburre. Selon que les uns ou les autres triomphaient, le*

*trophée était cloué ou aux murs de la Regia (pour ceux de la Via Sacra), ou au faite de la tour Mamillienne (pour ceux de Suburre), devenant ainsi pour ses possesseurs d'une année un gage de lustration et de prospérité.*

\*\*\*\*

Quand on compare, après avoir lu ce texte, les «ashvamedha » (ou «sacrifices du cheval») romain et védique, on s'aperçoit (ici à la suite de Dumézil en personne) de la forte ressemblance qui avait lieu dans les deux cas.

En revanche, c'est à la fois sur les objectifs et sur la date, que les choses ne concordent pas, quand on compare ces deux grands événements.

Prenons le cas des Romains : en tuant un cheval le 15 octobre, aux Champs de Mars, ils montraient que la guerre était terminée, et que sa fin était marquée par un sacrifice (qui était, ici, celui du cheval) rendu au dieu Mars de la guerre, afin de le remercier d'avoir favorisé la victoire de ses protégés, et, qui plus est, en leur ayant permis de remporter la victoire grâce, précisément, à ce cheval qui leur avait servi de monture, si eux-mêmes étaient des cavaliers ou des gens de la classe équestre, au moment de combattre leurs adversaires sur le champ de bataille.

Or l'Ashvamedha védique n'avait strictement rien à voir avec cela, puisqu'au départ, il était associé à une religion sabéenne de type agraire montrant que le cheval en question, au lieu de mourir, à l'automne, mourait au moment même où le soleil incarné par lui pénétrait au sein de la partie dense de la Voie Lactée située côté Taureau Gémeaux (chose qu'il faisait au printemps, autrement dit entre le 21 mars et le 21 juin, plutôt que le 15 octobre).

Et parce que le mythe védique était (comme l'autre, d'ailleurs) de type sabéen, l'épouse du roi, en couchant avec le cheval mort, favorisait le retour de la vie et de la végétation sur tout le territoire dont son époux était le roi, prouvant par là que le soleil, après avoir couché, une fois mort (chose prouvée par son passage à l'intérieur de la partie dense de la Voie lactée située côté Taureau Gémeaux), avec une planète Vénus qui était l'épouse d'un roi qui était lui-même, dans le sabéisme de l'époque, la planète Jupiter, avait quitté cette fameuse Voie côté Gémeaux.

\*\*\*\*

On demandera peut-être pourquoi la mort du soleil était fêtée, dans le cas d'espèce, au printemps plutôt qu'à l'automne, alors que l'automne se fût mieux prêté à la situation, si l'on part du principe que le soleil renaissait après son passage à l'endroit de l'Ecliptique correspondant au solstice d'hiver, ou, autre variante, à l'équinoxe de printemps.

Si une telle représentation des choses avait sa valeur dans un très ancien calendrier agraire qui faisait débiter l'Année Nouvelle à l'automne plutôt qu'au printemps (étant précisé que le début de l'année s'accompagnait, alors, d'une période de repos et de méditation, après les intenses travaux agricoles effectués en été et qui avaient débouché sur les récoltes effectuées à l'automne), le fait est que le nouveau calendrier fera débiter l'année au printemps, plus précisément le jour de l'équinoxe

de printemps (ou, autre variante, le jour correspondant à la Nouvelle Lune associée à un pareil événement, si celle-ci était de la partie).

\*\*\*\*

Pour en revenir, après ces précisions, à notre sujet, nous avons vu, plus haut dans cet article, que le soleil, une fois regardé comme ce cheval qui était en train de galoper, durant l'année entière, à travers les douze constellations zodiacales (avec le roi d'un pareil royaume qui était alors une figure astrale - qu'il s'agît de la planète Jupiter, de la planète Uranus, de la constellation d'Orion, voire même celle de Persée, finalement peu importe), ce soleil-là était mis à mort, par les prêtres du védisme, au moment de pénétrer dans la Voie lactée située côté Taureau Gémeaux.

Et parce que nous étions en été, ou à la veille de l'été, quand il quittait la Voie lactée située côté Gémeaux, c'est à cet instant aussi que les eaux de la mousson d'été tombaient sur la terre de l'Inde, permettant alors à la vie de s'y manifester à nouveau, et ce grâce à cette eau, qui, une fois tombée du ciel, alimentait des cours d'eau qui, en s'activant à nouveau, irriguaient les terres et redonnaient vie à toutes les espèces vivantes (y compris aux animaux sauvages lorsque ceux-ci s'aggloméraient près des points d'eau afin d'y boire l'eau précieuse).

\*\*\*\*

C'est donc, ici (i.e. en Inde), l'eau de la mousson d'été qui était - et ceci dès l'Antiquité - l'élément primordial, s'agissant de redonner vie aux créatures peuplant cette fameuse Inde dans laquelle les brahmanes formaient une classe à part, cette eau qui - comme on l'a vu tout à l'heure - en irriguant, grâce aux rivières et aux fleuves, les terres situées dans leur proximité immédiate, permettra aux fruits de la terre (toutes espèces confondues : blé, orge, raisins, etc.) de pousser, et aux producteurs de procéder aux récoltes dès l'arrivée de l'automne.

Or cette mousson se manifestait, avec ses pluies bienfaisantes - ainsi qu'on l'a vu tout à l'heure - quand le soleil avait déjà quitté la Voie lactée située côté Taureau Gémeaux.

C'est donc pour favoriser une pareille sortie qu'en son origine le rituel de l'ashvamedha était organisé dans l'Inde védique.

Et comme le soleil, avant de ressusciter en quittant la Voie lactée située côté Gémeaux, était mort en pénétrant dans la partie dense de la Voie lactée située côté Taureau Gémeaux, les sabéistes de l'époque (qui étaient, ici, des brahmanes) avaient organisé le rituel de l'ashvamedha.

\*\*\*\*

Et si, dans le rite originel, le soleil était, sous les traits du cheval en train de galoper à travers les douze constellations zodiacales, l'étalon permettant de fixer le cours de l'année, et, au-delà, les saisons figurant à l'intérieur, la teneur même du rituel appelé « ashvamedha » prendra une autre allure, avec le temps - ainsi que nous pouvons

le lire, en ce termes, dans la fiche que les auteurs de Wikipédia consacrent à l'Ashvamedha :

*Le sacrifice de cheval védique, ou Ashvamedha, était un rituel exécuté pour la prospérité du royaume, pratiqué par les rāja exerçant une suzeraineté sur ceux des États environnants. Un ou plusieurs chevaux blancs étaient laissés libres de se déplacer à leur guise, accompagnés par un garde royal et parfois par des jeunes gens. Si l'un des rāja dont les terres étaient traversées par le cheval s'emparait de l'animal, c'était le signe d'un refus de suzeraineté et le déclenchement de la guerre. Dans le cas contraire, le rāja qui laissait traverser ses terres sans intervenir manifestait sa tacite vassalité. Lorsque le cheval revenait de ses pérégrinations, il était sacrifié en grande pompe au cours d'une fête où tous les rāja vassaux étaient invités.*

\*\*\*\*

Un pareil discours prouve donc que des royaumes existaient déjà en Inde, à cette époque. Ce qui nous mettait au premier millénaire avant notre ère, plutôt qu'à une époque antérieure.

On dira peut-être, sachant cela, que tel roi de l'Inde, en démontrant, par le rituel susmentionné, que tel ou tel vassal, en n'acceptant point, sur ses propres terres, le cheval qui avait été envoyé par lui, nous transportait dans un récit qui, au lieu d'être de type agraire, faisait référence à une société de type féodal, et qu'un pareil discours cadrerait donc fort bien avec celui que Dumézil proposait au moment d'évoquer le rituel romain.

Il faut néanmoins préciser ceci : si, sur le domaine romain, le cheval était sacrifié, en grandes pompes, le 15 octobre, aux Champs de Mars, au dieu Mars, plutôt qu'à des dieux qui s'appelaient Jupiter, expression de la première fonction, ou Quirinus, expression de la troisième fonction, dans la Tripartition établie par Dumézil, il se trouve, dans la mesure où le dieu Mars, expression de la deuxième fonction, s'appelait Indra dans l'Inde védique, et dans la mesure également où ce dieu-là n'avait pas, contrairement à ce que l'on pourrait croire, une relation privilégiée, ou exclusive, avec le rituel de l'Ashvamedha (comparé à d'autres dieux védiques qui étaient plus privilégiés sous ce rapport), les comparaisons établies par Dumézil (à propos, ici, de l'Ashvamedha) sont nettement moins assurées qu'elles n'y paraissent au premier abord.

\*\*\*\*

Ajoutons que le rite romain ressemblait plus, dans sa teneur - une fois celle-ci comparée au rituel de l'Ashvamedha védique - à la fête de ce Mithra qui était lui aussi fêté à l'automne, dans l'ancien Iran, quand le soleil incarné par lui, après avoir favorisé les récoltes en dorant les blés ou le raisin durant l'été, se retirait de la vie active à l'automne, précisément, ce qu'il faisait au moment de pénétrer dans la Voie lactée située côté Scorpion, après avoir dépassé le point de l'Ecliptique correspondant à l'équinoxe d'automne.

Même constat dans le cas de l'ashvamedha romain. Seule différence, mais elle est de taille : si le cheval soleil des Romains était sacrifié au dieu Mars de la guerre, plutôt qu'au dieu Mars de la paix, c'était pour remercier celui de la guerre de leur avoir permis d'engranger du butin durant l'été, et ceci non point tant en cultivant la

terre et en récoltant ses fruits à l'automne, qu'en pillant les richesses des adversaires que les Romains avaient dominés sur le champ de bataille.

\*\*\*\*

Pour en revenir au rituel de l'ashvamedha védique, il existe des variantes selon les Védas à prendre en considération.

Le lecteur désireux de lire la suite, peut consulter le volume no 19 de l'ouvrage que nous avons intitulé "Quand les dieux et les hommes étaient des planètes, des étoiles ou des constellations".

Claude Gétaz